

DION, Léon, *Québec 1945-2000. Tome II : Les intellectuels et le temps de Duplessis*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1993. 452 p.

Yvan Lamonde

Volume 47, Number 3, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305253ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305253ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamonde, Y. (1994). Review of [DION, Léon, *Québec 1945-2000. Tome II : Les intellectuels et le temps de Duplessis*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1993. 452 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47(3), 424–426. <https://doi.org/10.7202/305253ar>

DION, Léon, *Québec 1945-2000. Tome II: Les intellectuels et le temps de Duplessis*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1993. 452 p.

On trouvera difficilement meilleur livre et ouvrage plus fascinant sur le Québec de l'époque duplessiste. L'essentiel des faits et des concepts s'y trouve sur «le chef», sur les fondements idéologiques du duplessisme (libéralisme économique, anti-étatisme économique et religieux, populisme) et sur les pratiques politiques d'élection et de corruption. Léon Dion aborde, dans une seconde partie, le développement de la conscience critique et la quête de la modernité tout en définissant l'intellectuel, en scrutant son émergence et en s'attardant aux intellectuels de *Cité libre*. Au fil des pages, le lecteur identifie clairement les enjeux du duplessisme et sa signification quant à la représentation que les Québécois ont pu se donner de ce passé, banalisée et mise à plat par l'expression-cliché de «grande noirceur».

Certains considéreront peut-être que ce qui fait la richesse de cet ouvrage constitue aussi sa faiblesse. En effet, Léon Dion y est à la fois analyste, témoin et autobiographe. Nous optons pour la richesse. L'analyste est celui qui bénéficie de la distance psychologique; c'est aussi celui qui avait, dès 1950, les outils des sciences sociales susceptibles de lui faciliter la compréhension de sa réalité et qui s'en est servi dans ses contributions à *Cité libre*. Le témoin a connu l'époque et l'a regardée de l'Université Laval, et plus précisément du lieu qui était dans le colimateur de M. Duplessis: la Faculté des Sciences sociales d'un certain Père Lévesque. L'autobiographe est celui

qui précise d'où il parle, qui emploie le «je», qui identifie certains passages autobiographiques, qui reconnaît l'influence déterminante d'André Laurendeau, qui se «trahit» peut-être en parlant du Canada comme d'un «pays fictif» (p. 190). L'analyste, le témoin et l'autobiographe se subsument dans l'intellectuel qu'est Léon Dion, qui s'intéresse précisément ici aux intellectuels de son époque.

Léon Dion s'efforce de rendre à César ce qui appartient à César. Sans en faire un progressiste, parce que son *discours* pouvait démagogiquement jouer sur les mots, Léon Dion reconnaît à Maurice Duplessis son combat autonomiste et ses «victoires» à propos de la fiscalité et de la question des octrois aux universités; l'auteur n'oublie pas pour autant que le discours autonomiste de Duplessis a assumé une fonction démagogique et électoraliste fort décriée, à l'époque, par M. Lapalme et par les opposants au régime. Cette question de l'autonomie n'est-elle pas, d'ailleurs, au cœur des visions divergentes du duplessisme: n'est-ce pas le masque traditionnel sous lequel avançait l'homme par ailleurs anachronique, le parfum d'un certain passé qui annulait les odeurs du présent?

L'intellectuel qu'est Léon Dion analyse bien les composantes du rôle de l'intellectuel et va au cœur de sa condition de possibilité: «accepter le public comme interlocuteur valable» (p. 153). Pour les érudits et les universitaires, cet acte de croyance en la démocratie ne va pas de soi. L'auteur propose ensuite trois types d'intellectuels au temps de Duplessis: les traditionalistes, les modernistes et les transitionnalistes comme le Père Lévesque. Puis après avoir fait un tour complet des forces et des formes d'opposition au duplessisme, Dion ouvre son vrai débat, avec *Cité libre* et ses intellectuels. La vraie tension de cette étude se trouve dans ces pages d'évaluation critique de la revue à laquelle collaborait Pierre Elliott Trudeau, «le plus fascinant et le plus décevant» des intellectuels des années cinquante (p. 195).

Léon Dion pense fondamentalement que les intellectuels antiduplessistes méconnaissent leur propre passé (p. 144) et «firent de nous un peuple sans histoire intellectuelle». L'observation exige des réserves, car elle requiert des intéressés une connaissance renouvelée de l'histoire du Québec que, en toute honnêteté, l'historiographie contemporaine ne pouvait leur fournir. Si *L'influence de Voltaire au Canada* de Marcel Trudel était paru, les travaux de Fernand Ouellet, de Philippe Sylvain, de Jean-Paul Bernard étaient encore à l'étape d'archives. C'était plutôt l'école de Montréal, celle du «nationalisme pessimiste» qui occupait le devant de la scène. Par ailleurs, Léon Dion touche une corde sensible lorsqu'il affirme que des intellectuels de *Cité libre* et de *La grève de l'amiante* ont fait du passé un passé monolithique: «Ce n'est pas la tradition qui est monolithique mais la perception que la revue s'en fait.» (p. 295) S'il est une marque des limites de l'attitude critique de *Cité libre*, c'est celle de la pensée qui est a priori dans le temps, surtout lorsqu'elle est combattante; là où l'on ne peut accuser *Cité libre* d'abstraction et d'universalisme, c'est bien par cette captivité dans le duplessisme et dans la projection de cette réalité sur la tradition et sur le nationalisme historique. Vision du passé et opposition virulente au nationalisme vécu ne firent qu'un. Marquée sur ce plan, *Cité libre* ne l'est pourtant pas sur tous.

L'auteur s'emploie à aligner les aspects de la société d'alors que *Cité libre* n'a pas vus: la question de la langue, de la technologie, des médias électroniques, de l'éveil des peuples du tiers-monde (p. 296-297, 339); affirmant que les intellectuels d'alors étaient «mal équipés pour procéder à des études empiriques», il déplore le manque d'intérêt de la revue pour la question ouvrière, reproche dont Gérard Pelletier a fait pièce en observant que le quotidien de certains collaborateurs se passait dans le monde même du travail et du syndicalisme; tout comme le jeune Pierre Vallières de l'époque, L. Dion aurait souhaité un «plan d'action» (p. 371). Léon Dion reconnaît par ailleurs que *Cité libre* a critiqué l'éducation, l'université, le cléricanisme, la corruption. Sa conclusion paraît équitable: «Mais il leur fallait avant tout saper les assises des pouvoirs rétrogrades afin de démasquer les valeurs d'un autre âge sur lesquelles ces derniers fondaient leur légitimité. Il leur fallait au préalable exorciser les vieux démons...» (p. 371). Mais la tension entre l'analyse et la conclusion rappelle qu'on est parfois tenté de reprocher à *Cité libre* ce qu'elle ne pouvait offrir.

D'autres débats entre l'auteur et la revue concerne l'attitude des directeurs de *Cité libre* à l'égard de la jeunesse et de la génération montante (p. 304-307) ou la négligence de certains collaborateurs à nommer «leur propre sens du spirituel» après avoir dénoncé le dogmatisme et le conformisme de l'Église (p. 357). Malgré cela, Léon Dion reconnaît que la revue «fut vraiment pour les nouveaux intellectuels une véritable cité libre» (p. 292).

Il est enfin intéressant de voir comment Léon Dion se situa face à la fameuse phrase de Pierre Elliott Trudeau à l'effet que les Canadiens français n'ont pas vraiment voulu la démocratie pour eux-mêmes et que les Canadiens anglais ne l'ont pas vraiment voulue pour les autres et comment il se situa face à cet incontournable paradoxe que les Québécois ont, malgré tous les bémols qu'on peut y mettre, «démocratiquement» réélu Maurice Duplessis en 1944, en 1948, en 1952 et en 1956. Il semble y avoir un regret chez Léon Dion à ne pas avoir persisté à aborder la question de la démocratie au Canada et au Québec dans son enseignement de la décennie 1950, lui qui avait les outils pour mener des études empiriques (p. 376).

Soulignons quelques *corrigenda*: y a-t-il vraiment eu 135 nouveaux «collèges» classiques entre 1940 et 1965 (p. 98); Gérard Cournoyer fut député de Richelieu et non de Rivière-du-Loup (p. 37).

Le lecteur aura compris que cet ouvrage bien documenté, écrit par un analyste, un témoin et un autobiographe, propose un regard exceptionnel sur le duplessisme et sur l'opposition au duplessisme et débat véritablement avec d'autres témoins et essayistes de l'époque.